Pratiques

Linguistique, littérature, didactique

179-180 | 2018

Poésie et langue : aspects théoriques et didactiques

Réponse

Danièle Faugeras

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/4701>

DOI : 10.4000/pratiques.4701

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Référence électronique

Danièle Faugeras, « Réponse », *Pratiques* [En ligne], 179-180 | 2018, mis en ligne le 31 décembre 2018, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/4701> ; DOI : 10.4000/pratiques.4701

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

© Tous droits réservés

Réponse

Danièle Faugeras

- 1 1. D'abord en me réjouissant que l'on sollicite des poètes pour parler de poésie, même si je pense que la seule façon de parler de poésie pour celui ou celle qui a fait le choix de « vivre en poésie », c'est de « faire » des poèmes. (Oui, la poésie est un « faire » qui mobilise bien davantage que l'écriture – on en reparlera sûrement.)
- 2 Ensuite en me demandant pourquoi « uniquement des poétesses » ? Je n'ai pas de réponse, puisque la décision vous revient, mais j'ai une deuxième parenthèse : malgré les revendications actuelles, je me contenterais bien pour ma part de « une poète » et « des poètes femmes », puisque la distinction des genres par l'article disparaît au pluriel. Cette distinction de genre intéressant plus l'aspect « statut social » que le rapport à la langue, qui est pour moi premier dans la fonction de poète, je préfère qu'on m'épargne les connotations surannées ou scabreuses que cette terminaison véhicule.
- 3 *Comment vivez-vous en poésie ?*
- 4 Bravo pour la formulation ! Effectivement, « vivre en » poésie suppose (si l'on en croit le CNRTL) :
« Demeurer en pensée et de manière permanente dans quelque chose » ; « Éprouver fortement et de manière durable » ; « Établir un certain type de relations avec son entourage, avec la société » ; « Donner une certaine orientation (morale ou intellectuelle) à sa vie »...
- 5 Je suis pour ma part « tombée en poésie » un jour des années quatre-vingt où, les aléas de la vie m'ayant permis de poser le harnais de la survie au quotidien, j'ai pu m'(me ré-)adonner à « ce vice impuni, la lecture » dans un environnement naturel propice à l'observation, à la réflexion, à la rêverie.
- 6 Ainsi, d'une saison à l'autre, le vent sous les branches a feuilleté, la clarté des flammes du foyer a léché : Ponge, Michaux, Reverdy, du Bouchet, Guillevic, Rilke, Celan, Basho, Issa, Santoka, Li Po, Su Tung Po... *in extenso* ; tandis que sur table j'annotais avec frénésie recueils de mythologies, travaux d'anthropologues, d'hellénistes, de sinologues... (tous aliments à haute valeur poétique).

- 7 Simultanément, je restituais partiellement la belle disponibilité dont le hasard de la vie m'avait dotée sous forme de copieuses traductions d'essais (champ psy).
- 8 *En lisant, en écrivant* (Paris, J. Corti, 1980) a titré Julien Gracq.
- 9 Le saut était fait. Sans retour possible.
- 10 D'abord écriture – de poèmes, exclusivement, et sans préoccupation de publication. C'était la phase : « Demeurer en pensée et de manière permanente dans quelque chose. »
- 11 Puis, détournement et élargissement de mes activités en traduction (de poésie) puis, quasi immédiatement, édition (de poésie). Où mon « vivre en poésie » se complète de « Établir un certain type de relations avec son entourage, avec la société » et « Donner une certaine orientation (morale ou intellectuelle – j'ajouterai : politique) à sa vie ». Politique, oui, au sens où, en faisant découvrir d'autres rapports à la langue (autres domaines linguistiques, autres époques, autres genres poétiques...), on peut montrer, comme l'a fait par exemple Ernst Jandl, les liens consubstantiels qui existent entre langues sclérosées et barbaries.
- 12 Aujourd'hui je « vis donc en poésie » de façon totale et... heureuse.
- 13 La collection Po&Psy que je codirige (à distance) avec ma complice Pascale Janot va fêter ses 10 ans et son quarantième volume en 2018.
- 14 (« Éprouver fortement et de manière durable » – définition bouclée !)
- 15 et de quelle sorte de poésie vivez-vous ?
- 16 Si je me retourne (comme ce fut le cas pour une récente « rétrospective » de mes « œuvres » – oui, parce que j'ai quand même fini par publier, mais à l'envers, en commençant par mes recueils les plus récents !)... Si je me retourne, donc, sur ma propre pratique du poème, je relève quelques constantes – qui sont naturellement reprises dans la ligne éditoriale de la collection Po&Psy :
- « accueillir ce qui vient »
- « Certes le temps s'écoule, mais pourtant jamais rien n'arrive. Tout est là. Tout l'avenir aussi bien dans le moindre fragment d'espace. Tout y est lisible. Pour qui veut bien, pour qui sait bien l'y voir. » (Francis Ponge, « De la nature morte et de Chardin », *L'Atelier contemporain*, II, Paris, Gallimard, 1977, p. 666)
- être « en prise sur le réel »
- 17 Je suis (comme beaucoup) « tombée en poésie » en m'apercevant que « réel » (le « Tout est là ») = *res* = « rien ». M'insurgeant contre cette négativation de *la chose* inscrite dans « ma » langue, j'élargis le constat aux impasses de toute langue – impasses circonstancielles (un pays qui ne connaît pas la neige n'a pas besoin des quelque 30 vocables de la langue inuite) mais aussi (et surtout ?) idéologiques (carcan des genres limitant les relations, non-reconnaissance de certaines émotions « innommables », etc.).
- 18 Ma décision est donc prise d'emblée : laisser l'imaginaire... à la littérature ; travailler à « voir ce qui est là, ici et maintenant là, au dehors comme au-dedans ».
- 19 Sachant bien que l'on n'accède jamais au réel – « insaisissable / la chose / sitôt interpellée / renvoyée / à néant. » (DF)
- 20 « Le réel, c'est ce qui échappe » (merci à Lacan). À la nomination, certes. Mais... imaginons un moment que l'expérience poétique reproduise l'anamnèse de l'homme d'Occident :
- « Plus on avance, plus le parler écarte le souci primordial de bien nommer [...] au profit du dire la chose comme elle est. » (Clémence Ramnoux, « Hadès et le Psychanalyste », *Psychanalyse* 1, 1956, p. 179-185)

- 21 Nous voici donc en poésie.
- « Reflets de la lune en milles lacs,
Mille miroirs pour la même lune.
Le corps absolu de tout éveil m'inonde
- Je suis le Réel. »
(Hiuan-Kiue de Yong-Kia (665-713), *Voie 4 : La montagne vide. Anthologie de la poésie chinoise III^e-XI^e siècle*, Paris, A. Michel, 1987, p. 57)
- « le style n'a pas de maître »
- 22 Imposture de « l'auteur » en tant que « Celui ou celle qui est la cause première ou principale d'une chose ».
- 23 En littérature, passe encore, puisqu'il s'agit de constructions de l'imaginaire.
- 24 L'expérience poétique suppose de se dés-autoriser. De quitter la position de sujet. Pour accueillir ce qui vient. Ce « Tout est là ». Toujours excédant ce qu'il y aurait à dire du point de vue limité d'un « sujet ». L'amour, la vie, la mort... Tout n'a-t-il pas été dit ?
- « il y a / encore à chanter au-delà / des hommes. » dit Paul Celan (extrait du poème « Soleils-filaments », *Strette et autres poèmes*, trad. de l'allemand par J. Daive, Paris, Mercure de France, 1990, p. 79).
- « Pas / en-delà / Dé / placement // pour voir. » (DF)
- 25 Voir, c'est percevoir ce qui change, ce qui diffère.
- « La perception est le contraire des innombrables projections que le monde extérieur suscite. En regardant, je ne peux pas m'empêcher d'avoir des idées constamment (me dire ce que je vois, me parler des couleurs ou des traits, etc.) Dans ce monde de projections, de réactions, l'instant différent émerge, apparaît. Presque confondu ou franchement différent, il est là pour un bref moment. Être attentif à ces changements, à ce qui change, c'est le début de "voir". » (Alexandre Hollan, *Je suis ce que je vois. Notes sur la peinture et le dessin 1975-2015*, Toulouse, éd. ERES, 2015, p. 95)
- 26 Et si les choses diffèrent, pourquoi les rendre pareillement ?
- 27 Le style appartient à la chose.
- « Ce disant je ne dis / peut-être / que mon désir de laisser la chose / parler à travers moi. M'ouvrant / à la chose muette / (négligée parce que muette) / pour la laisser parler aux choses muettes / en moi. » (DF)
- vers les « formes brèves »
- 28 Il apparaît dès lors évident que cette expérience poétique de la présence au monde, aux choses et à soi, ne peut s'exprimer que sur le mode du peu et de l'insistance.
- « Le poème bref est à l'abri de cette tentation de prendre du recul par rapport à l'impression immédiate. Il est ainsi plus naturellement qu'aucun autre en mesure de coïncider avec un instant vécu. » (Yves Bonnefoy, conférence au Japon en septembre 2000 : « Le haïku, la forme brève et les poètes français », <https://web.archive.org/web/20031004020410/http://www.shiki.org/2000/french.pdf>)
- « Autant la vision s'élargit, autant la phrase se rétrécit. » (Al'Niffari, extrait de « La halte de "que feras-tu du problème" », *Les Haltes*, trad. de S. Ali, Arles, Actes Sud, 2007, p. 71)
- 29 2. La poésie joue la langue. Le poète crée sa langue dans la langue de tous, sa langue avec sa syntaxe, sa ponctuation... Quel est votre rapport avec la langue dans l'écriture ?
- 30 Le travail sur la langue est pour moi primordial. Je l'ai résumé plus haut quand j'ai parlé de la prévalence du « comment dire » sur le « quoi dire » et du fait que « le style appartient à la chose ».

- 31 C'est tellement vrai que ces dernières années, j'ai préféré traduire de la poésie à ma propre pratique poétique, parce que... la traduction me permettait de ne pas me préoccuper du « quoi dire » et de me consacrer exclusivement au travail sur la langue !
- 32 *Faut-il être syntacticien comme le pensait Mallarmé, en quête d'une « garantie » suprême, pour être poète ?*
- 33 « Être syntacticien » ? au sens d'une maîtrise et d'un contrôle des critères explicites de la grammaire, je ne pense pas ; mais il est sûr que dans l'acte d'écrire, même le plus « spontané » (« accueillir ce qui vient »), notre façonnement syntaxique veille, souterrainement, s'alarmant à chaque « prise de liberté », de sorte que chaque déconstruction s'opère « en connaissance de cause ». Cela pour ce qui est de ma propre écriture.
- 34 En traduction, il y a un va et vient permanent entre la syntaxe de la langue commune et celle propre au poète. Il faut avoir constamment à l'esprit l'existence d'un possible décalage. Dans le rendu, il n'y a pas nécessairement correspondance vers à vers. Parfois, on regagne ailleurs ce qu'on a perdu à un endroit. Question d'équilibre global.
- 35 *La langue se travaille-t-elle à l'oreille, à la vue, à... l'éthique... ou dans une démarche réflexive ?*
- 36 À l'oreille, oui pour moi. Très important. Quand j'écris (ou traduis) je me fie tranquillement à mon « rythme interne » et je me délecte des assonances qui arrivent parfois, comme des cadeaux. Je lis toujours à voix haute les poèmes, les miens et ceux des autres.
- 37 À la vue tout autant. Pratiquant les formes brèves, j'ai été amenée à me préoccuper des blancs sur la page, qui n'ont rien d'une coquetterie, qui sont là pour laisser résonner les mots raréfiés, soumis à haute condensation (comme en musique non symphonique). Par ailleurs, en tant qu'éditrice, je tiens à mettre moi-même en page les poèmes qui me sont confiés (souvent en version bilingue) dans un parti pris assez radical : un par page... C'est peut-être ce que vous entendez par « à l'éthique » ? Respecter le parti pris d'un poète, au détriment souvent d'une « saine économie » éditoriale...
- 38 Démarche réflexive ? oui, mais chez moi elle n'est pas première, seulement une « garantie ».
- 39 *Attendez-vous du lecteur qu'il soit attentif à votre langue ? Faites-vous, en écrivant, une expérience de langue, de réflexion sur la langue avec lui ?*
- 40 Oui, bien sûr. Et je marque nettement cette attente dans les lectures à voix haute que je fais de mes poèmes ou de ceux des poètes que je publie. J'ai bien conscience, en portant ces textes, d'inciter les auditeurs à tenter l'expérience, mais uniquement par l'émotion que suscite un nouvel usage de la langue, jamais de façon didactique.
- 41 De même, écrivant, je veille maintenant (ça n'a pas toujours été le cas, jeunesse oblige) à ne pas céder aux tentations didactiques. J'ai tendance à penser que, de même que pour les œuvres musicales ou plastiques (où les mots n'interviennent pas), l'émotion est plus convaincante que la réflexion.
- 42 **3. La poésie est-elle pour vous une exploration du monde, et même une expérimentation ?**
- 43 Plus qu'« exploration du monde », je parlerai d'expérience de la « présence au monde et... du monde à soi ». Je réserverai le terme de « expérimentation » au travail sur la langue qui ne passe pas par un « vécu », par une expérience sensible – c'est chez moi un travail un peu aride dans son abstraction, ou au contraire débridé dans ses automatismes. C'est un travail utile mais que je ne partage pas, une sorte de « placard à balais »...

- 44 *On a l'impression que pour Jaccottet, Du Bouchet, Gaspar... la poésie non seulement part d'une expérience du monde mais la recrée, l'amplifie, la clarifie dans le laboratoire de l'écriture ?*
- 45 La poésie ne « part » pas d'une expérience du monde, elle « est » une expérience du monde.
- 46 J'ai d'ailleurs beaucoup de mal à imaginer ce que pourrait être une expérience du monde qui ne serait pas poésie... amputée de ce « voir » qui « recrée, amplifie, clarifie » comme vous dites si bien. Car je pense que c'est le « voir » (avec les mots, ou avec les traits et les couleurs du peintre, ou...) qui crée l'alchimie. Et le « voir », on n'y accède sans doute que porté par la fabrique d'écriture.
- 47 Mon ami Alexandre Hollan exprime très bien cela dans son livre *Je suis ce que je vois* (op. cit.), qui rassemble l'intégralité de ses notes sur le dessin et la peinture. Et c'est lui qui m'a fait prendre conscience que cette « expérience du monde » fonctionne dans les deux sens : nous regardons le monde et le décrivons mais le monde lui aussi nous regarde et parle à travers nous... Peut-être est-ce comme ça que la poésie peut « apprendre » à ses lecteurs... en rendant les mots suffisamment perméables pour que le monde apparaisse à ceux qui ne « voient » pas encore ?
- 48 *Y a-t-il d'autres formes d'expérimentation du monde et de soi qui vous conduisent ?*
- 49 La photo, que je pratique dans le sens strictement étymologique d'« écriture de la lumière », sans « sujets » (je dispose par exemple actuellement d'un fichier de près de 12 000 photos d'« ombres portées »). C'est une activité en solitaire, pour le seul plaisir d'une expression « instantanée » – limite extrême de l'écriture « brève » ? (De même, les cinq longs plans du *Five* de Kiarostami peuvent être vus comme la limite extrême de son cinéma...)
- 50 *4. Dans la littérature, et la poésie particulièrement, la question de l'« imaginaire » semble brûlante : Bonnefoy, Chamoiseau, Cheng, Quignard et Anne Herbauts, l'auteur-illustratrice de littérature de jeunesse, entre autres, s'y sont coltinés en France ces dix dernières années, les quatre premiers comme dans un testament d'écriture. Cette question pourrait être capitale pour les jeunes à l'école, notamment les jeunes en difficulté scolaire, ceux dont l'imaginaire n'arrive pas à sympathiser avec cette institution. Comment, vous, définiriez-vous cette notion complexe, quasi insaisissable ?*
- 51 Ma formation veut que j'aborde la notion d'imaginaire principalement à la lumière de la théorie psychanalytique, qui pose que les difficultés de nouage de l'imaginaire avec les deux autres instances que sont le réel et le symbolique conditionnent, effectivement de façon capitale, les rapports sociaux de l'individu (dans la mesure où la fonction imaginaire « est caractérisée par la relation à l'image du semblable ») et sa capacité de création.
- 52 (Je suis toujours fascinée à l'idée que c'est une œuvre hautement poétique – celle de Joyce – qui a permis à Lacan de « comprendre » ce qu'était la création et partant d'élaborer sa conception du nouage des trois ordres de l'inconscient (RSI), mettant par là un terme à de longues et tumultueuses constructions...)
- 53 *Votre écriture rencontre-t-elle cette question de la quête ou de la reconquête de l'imaginaire ?*
- 54 Eh bien non.

- 55 Sans que cela ait jamais fait l'objet d'une réflexion consciente, je vois aujourd'hui deux « raisons » possibles, étroitement liées (toujours selon le schéma du « nouage ») à cette désaffection :
- Ma défiance à l'égard de tout processus identificatoire – chez l'adulte s'entend, quand le développement psycho-social de l'individu est censé être achevé ; la question étant par contre primordiale chez l'être en formation, qui ne peut se construire QUE par ces processus d'identification. Mais il manque ensuite l'étape de dés-identification, qui permettrait l'avènement d'êtres autonomes... Comme si, une fois jeté dans la « vie active », on n'« avait plus le temps »... ou, pire, on préférerait continuer « à se raconter des histoires » plutôt que d'affronter le réel...
 - La prise de conscience du « tort » fait au réel, précisément : en le réduisant à la « réalité » – pure interprétation (fondée sur le nouage symbolique-imaginaire, avec ses aspects à la fois protecteurs et répressifs – la loi et les « histoires ») qui va faire l'impasse (par peur de l'inconnu – cf. : « le réel, c'est ce qui échappe ») sur cette réserve inépuisable de « choses » à voir, à sentir, à éprouver, à partager, à restituer – l'« ouvert » de Rilke – le « il y a / encore à chanter au-delà / des hommes » de Celan.
- 56 Ce qui me motive dans ma propre écriture, dans mon activité éditoriale, dans... toute ma vie relationnelle, c'est donc plutôt la « réhabilitation du réel », qui passera nécessairement par un dépassement de la peur de l'inconnu et par le partage enthousiaste de la moindre découverte. Car point n'est besoin de situations extraordinaires ou extrêmes pour éprouver sa présence au monde (et la présence du monde à soi). Le quotidien le plus banal regorge d'occasions, pour peu que l'on soit en disposition de les percevoir.
- 57 C'est sans doute là que s'arrête l'action possible du poète, en tant que tel.
- 58 Cette « disposition à voir le monde, à le transformer, à le recréer » n'est pas donnée, elle s'acquiert par l'éducation – imprégnation familiale puis pédagogie scolaire – dans la mise en contact avec les œuvres.
- 59 *5. La poésie existe aussi par la voix, intérieure ou extérieure, peut-être par le dialogue des voix. Lisez-vous des poèmes en public ?*
- 60 Oui, beaucoup. Moins mes propres écrits que les œuvres de poètes que je traduis et édite. Et dans diverses situations : lectures classiques dans médiathèques, associations, librairies ; présentations de poètes vivants et de leurs œuvres à l'occasion de rencontres organisées (par ex. les Rencontres FIGUE(S) depuis 1 an dans le midi-est – à suivre) ou fortuites (festivals et marchés de poésie) ; interventions dans établissements scolaires ; etc.
- 61 *Qu'est-ce que vous attendez d'une lecture publique de vos œuvres ou de celle de poètes aimés ?*
- 62 Que l'enthousiasme libère le désir (de voir, de partager, d'écrire...) chez l'auditeur.
- 63 *Quel rapport s'établit alors avec le public, avec vos lecteurs ?*
- 64 Cela prend des formes multiples mais jamais l'indifférence.
- 65 Certains prennent la parole pour rebondir d'enthousiasme à peine votre dernier souffle expiré ; d'autres, « timides », viennent vous dire leur émotion juste avant de passer le seuil.
- 66 J'ai vécu l'an dernier une situation unique, lorsque je suis allée lire ma traduction de l'œuvre complète de García Lorca dans un village d'extrême sud de l'Espagne, à l'invitation du festival de poésie de Grenade : village d'Albuñol étalé au sommet d'un

caillou gris qui s'abîme dans la mer : culture de tomates sous serre dans les creux de rocher (de loin, comme des flaques de mercure sous le soleil, pas un arbre pas une herbe) ; 47 nationalités – prix européen de l'intégration ; à 18h, tout le village est présent dans la salle communale, qu'il faut rejoindre à pied ; il y a là des « mamá », beaucoup, des couples avec landau, des lycéennes, des jeunes, des moins jeunes... ; on nous attend, le lecteur espagnol, la mairesse et moi ; à la fin de la lecture (1h), impossible de partir ; je suggère d'inviter sur scène des volontaires pour lire un poème de leur choix en espagnol, je répondrai en version française ; douze, quinze personnes, on est obligé d'arrêter arbitrairement ; comme je m'en vais, un groupe de trois « mamá » m'accoste pour me dire que même si elles ne comprennent pas ma langue, elles ont « entendu » García Lorca dans la version française...

- 67 6. Pouvez-vous nous parler d'un de vos plus beaux projets « quasi-didactiques », si vous en faites, avec des élèves, du primaire, du secondaire, du supérieur, ou avec d'autres populations ? Qu'est-ce que ça vous apporte et qu'est-ce que ça leur apporte ? Aux enfants en difficulté, aux personnes plus ou moins en marge de la société ?
- 68 Je me souviens d'une lecture, par nos traducteurs du persan, de poèmes de Kiarostami devant une assemblée de non-entendants – traduits, donc, en langue des signes. Sidérée, par 1) le travail de la traductrice, l'émotion qui suintait des gestes ; et 2) les réactions des « auditeurs ». Je n'ai toujours pas compris...
- 69 Un atelier de traduction, aussi (encore García Lorca), dans un lycée nîmois ; classe de 1^{re} pas du tout littéraire ; la professeure avait consacré la première heure à faire traduire de courts fragments à différents petits groupes qui ont lu ensuite, en espagnol et en français, leurs versions. On a comparé avec plusieurs traductions publiées, dont la mienne. Au bout de l'heure, on discutait métier « en collègues ». Et un des garçons intervenait dans le respect du groupe pour me dire : « Madame, c'est beau... »
- 70 Le problème : temps d'intervention limité ; pas de suite possible.
- 71 En juin dernier, un projet s'est initié, dans un lycée montpelliérain, entre des professeurs de classes prépa et terminales, la documentaliste et moi, en tant que pouvant proposer des ateliers de traduction de poésie dans des langues « rares ». Les élèves de prépa devaient se charger d'organiser et animer des tables rondes pour les autres classes. L'ébullition fut de courte durée... L'énergie de la documentaliste a sombré sous les « budgétisations » et les stratégies de récupération des « administratifs de la culture »... À la rentrée on n'a pas reparlé du projet.
- 72 Quel autre usage de la poésie à l'école permettrait de mieux « éduquer » les jeunes, les « gens » ?
- 73 Comme vous le voyez, il m'arrive de collaborer avec les institutions scolaires. Mais très sincèrement, je ne crois pas que la poésie « s'enseigne ». Je ne crois surtout pas aux ateliers d'écriture (en fait des « ateliers nationaux » pour poètes et artistes désargentés, j'en ai bien peur...). Je ne crois pas que la pratique de la poésie s'accommode des découpages horaires, des partages disciplinaires, des méthodes de l'institution scolaire. Je ne vois donc pas quoi répondre à cette dernière question.
- 74 Si ce n'est que... Il en est de la poésie comme de l'amour, on ne saurait programmer les rencontres, qui se produisent « comme par miracle ». Tout dépend de l'ici et maintenant. Alors pourquoi l'école ne serait-elle pas, pour certains jeunes, un lieu possible (mais imprévisible) de rencontre ? Il faudra donc continuer à faire entendre la poésie à l'école, mais hors-projet, s'il vous plaît !

BIBLIOGRAPHIE

Derniers recueils de l'auteure publiés :

FAUGERAS, D. (2010). *Lieu dit*. Manosque : propos2éditions. [Avec des gouaches d'Alexandre Hollan.]

FAUGERAS, D. (2014). *Quelque chose n'est suivi de 5 grands poèmes pour voir*. Strasbourg : Éd. Lieux dits. [Sur des fusains d'Alexandre Hollan, plus 11 tirages de tête avec une œuvre originale de l'artiste.]

FAUGERAS, D. (2018). *À chaque jour suffit son poème*. Paris : Éd. Pippa. [Avec des photos de l'auteure.]

Deux recueils récents recommandés :

BOHI, C. (2018). *Mettre au monde*. Paris : Éd. L'Herbe qui tremble.

ECK, M. (2018). *Calanque*. Saint-Jean la Bussière : Éd. Centrifuges.